Extrait de la publication

DANS LA ROUTE

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Maryline Desbiolles

DANS LA ROUTE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-107888-6

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

À mon père

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au début on était au bord. C'était il y a peu et je ne m'en souviens déjà plus avec précision. Tout était blanc, comme sur une photo surexposée, les contours bouffés, les détails avalés par la lumière. Crayeuse, la lumière. Mais si je dis « crayeuse » c'est sans doute à cause de la poussière qui s'élève de la route. Et j'aurais dû commencer par elle, car c'est la poussière en vérité, plus que la lumière, qui blanchit la mémoire.

La poussière de la route sens dessus dessous : on construit un rond-point juste là, à l'embranchement des voies pour Blausasc et pour le col de Nice, juste là, avant les lacets, avant la grimpée entre les dunes de marne grise ou plutôt argentée sous le soleil qu'elles semblent recueillir dans leurs bosses de chameau, si bien qu'il ne sort d'elles qu'une végétation rare, torse, comme rescapée de l'incendie. C'est un rond-point modeste, quoique baptisé pompeusement giratoire et dont l'aménagement est annoncé en aval sur un énorme panneau,

Extrait de la publication

mais les travaux ont commencé au mois de mai, tout le printemps et l'été de travaux, et la journée que je dis dans la lumière blanche est en octobre, dans une arrière-saison encore chaude, pas longtemps avant qu'on revête la chaussée d'enrobé, mot que j'ai appris à l'occasion, et qui n'est ni le goudron ni l'asphalte mais un mélange de graviers, de granulats concassés, de sable, le tout lié par du bitume, caramel enrobé de chocolat, mot dont la douceur ne dit rien des trois nuits de grand chambardement, des trois nuits qu'il faudra pour recouvrir cent cinquante mètres de route, le rond-point et le bout de départementale qui passe devant les trois maisons du lieu-dit La Fontaine de Jarrier.

Le jour d'octobre blanc, il y a des grosses machines sur la route, bruits des moteurs, scraper, bulldozer, marteaux-piqueurs un peu plus loin, gueulements des hommes, comment s'entendre ? de plus en plus forts comme s'il s'agissait d'annoncer un désastre imminent, gueulements et percée de l'alarme lancinante des engins qui reculent, sans compter la poussière qui aurait tout occulté, tout effacé, s'il n'y avait eu Sasso assis sur une chaise qu'il a sortie de chez lui, et qui depuis ce qui reste de trottoir assiste sans bouger à ce qui est somme toute un spectacle faramineux, plein la vue, plein les oreilles, plein la figure, on peut imaginer qu'au soir il sera recouvert de poussière, blanc lui-même, est-ce qu'il a décidé vraiment d'assister au spectacle ou est-ce qu'il prend le soleil,

Extrait de la publication

malgré tout ? aussi fou que cela puisse paraître, estivant désaxé au milieu du foutoir, la casquette bien enfoncée et les mains posées sur sa canne, image du bon petit vieux qu'il n'est pas, pas apaisé, pas tranquille comme Baptiste, violent et passionné au contraire, sa femme est morte il y a quelques jours, sa femme avec qui il a vécu soixante ans durant, qu'il a accouchée lui-même de leurs deux enfants, qu'il a soignée jusqu'au bout, torchée, lavée, enfermée dans la chambre quand décidément elle voulait s'enfuir, atteinte qu'elle était de la maladie d'Alzheimer, mais il ne voulait pas qu'elle lui échappe jamais, appelons ça de l'amour, les souvenirs de sa femme sont les siens, tous sans exception, et son oubli, il le lui a pris aussi, il dit qu'il ne va pas tarder à mourir à son tour, et je l'en crois capable, capable de s'enfoncer le chagrin dans la gorge, dents serrées, yeux fixes, jusqu'au dernier souffle, sans mollir, appelons ça de l'amour, j'ai aimé cette femme, j'aime cette femme, me disait-il, les deux ou trois fois où nous avions parlé ensemble, et pas du temps qu'il fait, comme on voit, on savait bien qu'il ne parlait toujours pas d'affection, pas de tendresse, même à son âge, mais d'amour, un vin lourd qui donne mal à la tête, il disait sans transition qu'il regardait la télé toute la nuit, les films pornos, j'aurais préféré ne pas entendre, l'amour tordu, barge, et joyeux aussi, comme ces matins où il courait après le tram et le prenait en marche pour aller voir sa belle couturière,

Extrait de la publication

peut-être se figurait-il parfois qu'elle lui cousait ses tissus sur la peau à petits points serrés, points de chaînette, points de croix, et que les gouttes de sang crevaient l'étoffe, ça lui faisait des choses, il est jaloux de sa mort, de la pourriture qui gonfle en elle, il serait capable de s'enfoncer le chagrin dans la gorge, il serait capable de beaucoup plus encore, en attendant il prend le soleil devant la chaussée ouverte, c'est la première fois que je le vois si longtemps sur le pas de sa porte, il ne faut pas moins d'un chantier pour le tirer hors de sa maison, pour le tirer du canapé devant la télé, jour et nuit la télé, lui qui a la religion du travail, quand il travaillait au Gaz il n'a jamais fait grève, c'était un jaune, il s'en vante, et personne n'a jamais pu l'empêcher de travailler, il le dit et on le croit, il est capable de crier très fort, il peut faire peur rien qu'en hurlant, on le croit, on croit entendre dans sa voix qu'il n'eût pas hésité à en venir aux mains, des mains grosses et larges et rouges comme celles de sa femme qu'on aurait dit dessinées par un petit enfant tant elles n'allaient pas avec ses bras et son corps menus, des mains presque mauves celles de sa femme, elle qui fut pourtant couturière, habile de ses menottes de demoiselle, mais c'est qu'à sa retraite à lui ils ont reconstruit tous les deux la vieille maison du bord de la route qu'ils avaient achetée pour une poignée de figues. À soixante ans passés, quand je l'ai connue, elle était encore très brune, la peau mate, et ses grosses mains mauves qui

évoquaient aussi des pinces de crustacé. Ils ont refait eux-mêmes les murs, les dalles de béton, le toit, sans machine, pas même une bétonnière, vraiment *a mano*, gâchant le béton à la pelle, un volume de ciment, deux volumes de sable, trois de gravier, un demi d'eau, drôle de gâteau madame Sasso, habitant le chantier, ce que revivait peut-être Sasso en s'autorisant une sieste au ras de la route éventrée, ils ont refait la maison des années durant, été comme hiver, l'été il fait plus chaud et l'hiver bien plus froid qu'à Nice dont le centre n'est qu'à treize kilomètres, la borne jaune et blanche un peu plus bas l'indique, beaucoup plus froid même, on connaît ici les températures négatives et les gelées, un climat propre à vous cuivrer la peau. Sasso dit avec fierté combien sa femme et lui en ont bavé.

Et c'est sans doute ce qu'il regarde, des hommes qui peinent comme ils ont peiné, sa femme et lui, sur ce même bout de route. Qui peinent et qui s'appliquent, même si ce sont tous des Arabes, des Tunisiens sans exception, sauf le chef de chantier, un blond très blond, au visage mince, l'allure adolescente, tous ses ouvriers ou presque ont l'âge que doit avoir son père, et quelques-uns de son grand-père, il s'est pourtant souvent vanté, Sasso, de ne pas faire du travail d'Arabe, il pourrait se vanter encore de ne pas avoir fait du travail d'Arabe, même s'il admire en connaisseur les joints entre les bordures préfabriquées du trottoir, les joints bien talochés,

Extrait de la publication

avec grande application, par le vieux type buriné dont le bonnet cache les cheveux blancs et dont je saurai bientôt qu'il s'appelle Mana, qu'il a pris sa retraite de l'entreprise à soixante-quatorze ans, il y a quatre ans, et qu'il travaille toujours, mais comme intérimaire, sa retraite est trop maigre, il rigole, Mana, et je vois qu'il lui manque beaucoup de dents. Un matin, comme le chemin est trop défoncé par les travaux pour que je puisse sortir de chez moi en voiture, attends attends, il dit, et il va chercher un madrier qu'il place en travers du chemin, attends attends, il dit, et pour que je puisse rouler plus commodément il fait devant le madrier un chanfrein de sable et de graviers qu'il aplanit en deux temps trois mouvements avec une pince à bordure, aussi gracieusement que s'il liait d'une herbe un bouquet de fleurs des champs et me le tendait, attends attends, depuis le bord du chemin. Je crois que c'est à cause de ce chanfrein dérisoire, éphémère, aussi appliqué qu'une frise au bas du cahier de l'écolier que Mana n'a sûrement jamais été, ce petit tas parfait de sable, que j'ai vu la route à nouveau, que j'ai vu la route, le chantier qui la transformait, la brassait, remuait ce que je savais d'elle et ne savais pas de sa longue histoire, que je suis entrée en elle.

Extrait de la publication

Au milieu de la nuit, j'entends un bruit inhabituel, encore lointain, mais énorme, envahissant comme celui d'une armée de sauterelles qui descendrait vers nous. Lorsqu'il se rapproche, je reconnais le vrombissement des voitures de rallye, rallye fort prisé des habitants de ce territoire tourmenté, montueux, des Alpes-Maritimes. Une fois par an, au mois de janvier, mon père voulait nous entraîner, nous, ses filles (il avait renoncé à entraîner ma mère) au col de Turini pour voir passer le rallye de Monte-Carlo. Au début on était excitées à l'idée d'une nuit d'autant plus blanche que le col était souvent enneigé. Et puis là-haut c'était étonnant, tout ce monde, beaucoup d'hommes bien entendu, et parmi eux, des adorateurs de la voiture, ceux qui ont la religion de la mécanique et peuvent tenir toute une conversation sur la qualité des jantes et leur largeur, une foule dans la nuit glaciale du Turini, certains avaient amené des braseros, des barbecues, ça sentait la saucisse grillée, des forains italiens proposaient dans leur camion à auvent un luxe de boissons, de panini et de gaufres, mais le spectacle des voitures nous paraissait absurde à ma sœur et à moi, ce surgissement et ce vacarme si épouvantable qu'il anéantissait en un instant le col, la forêt et la neige, et d'année en année nous devenions irréversiblement moins partantes, endossions piteusement les réticences de notre sexe, nous rangions dans le camp de ma mère qui haussait les épaules à l'idée de regarder passer des

Extrait de la publication

voitures, tirant un trait définitif sur les prouesses des pilotes, leurs acrobaties, la manière dont ils négocient les épingles à cheveux, défient les ravins, et lorsque les bolides déboulent sur la route à quelques centimètres du trottoir où tout à l'heure se tenait Sasso, je serre les dents, comme s'il risquait d'être accroché par eux et comme si nous, qui traversons parfois, risquions d'être écrasés, je serre les dents et je ferme les yeux très fort, emportée aussi la vieille dame qui, au début que j'habitais là, arpentait la route toutes les fins d'après-midi à la même heure ou peu s'en faut, la circulation n'était peut-être pas aussi forte qu'aujourd'hui, mais il était déjà très risqué de marcher le long de la départementale d'autant que la vieille dame ne tentait même pas de se coller au bord et marchait vivement sur la chaussée (les voitures devaient parfois faire une embardée pour l'éviter), avec sous le bras un fagot maigrelet de rameaux qu'elle avait glanés sur les bas-côtés, un fagot hirsute d'où s'échappaient des broussailles comme ses cheveux blancs mal arrimés à son chignon volaient de chaque côté de sa tête, je mis quelque temps à me convaincre qu'elle était un peu dérangée, la veuve V. dont le mari fut maçon et construisit, en 1937 nous a-t-on dit, la maison que nous habitons, un peu à l'écart de la route, un peu moins aujourd'hui, la route s'est rapprochée, plus fréquentée, plus bruyante, la veuve V. se hâtait peut-être de ramasser du bois et de rentrer chez elle afin de faire du feu pour

que ses enfants aient chaud au retour de l'école, mais elle n'a sans doute aucun besoin de faire du feu, sa maison, comme toutes les autres, est équipée de radiateurs, ses enfants n'ont plus du tout l'âge d'aller à l'école, elle vit seule, ses grands enfants ont dû la protéger d'elle-même, empêcher ses divagations (bien qu'elle ne divague pas, qu'elle ne se promène pas, qu'elle ne batte pas la campagne, mais fait un tour chaque jour, le même tour, à la même heure, et dans le but précis de récolter du petit bois, un tour follement réglé comme du papier à musique) et la placer dans une maison de retraite, pas très loin d'ici, le coin regorge de maisons de retraite, je ne l'ai plus jamais revue. Mais ce que je crois, c'est que ses pas nombreux, répétés, ont imprimé quelque chose d'elle dans la route. Même si tant de voitures, de camions, motos, vélos, de chevaux (quelques-uns), de piétons (peu), ont passé sur ces empreintes bien plus infimes encore que l'étamine ou le pollen, et cette nuit les bolides, leur énorme boucan qui arase la mémoire, je ferme les yeux très fort, mais l'image de la veuve V. se relève toujours, à chaque passage des voitures de course, parfois très rapprochées, plus grande que ne l'était la vieille dame, comme si la route s'était rétrécie et que la marcheuse la remplissait telle la nageuse le lit étroit du ruisseau, l'image de la veuve V. plus grande et surtout plus droite quand la vieille dame était bossue, les mèches blanches de chaque côté du crâne lui faisant désormais une voilure.

Extrait de la publication

Ce qu'on ne pouvait pas savoir, on avait peu d'imagination, c'est que la veuve V. emportait déjà dans ses voiles la Thomas qui habitait une des trois maisons au bord de la route, trois maisons comme dans les contes, et leurs habitants aussi vulnérables que les trois petits cochons, même Sasso qui était le seul à résister (à quel méchant loup ?), à vivre encore là, et dont la maison était encore debout, mais il est si misérable à présent qu'il fait penser à la mue d'un insecte, de la cigale par exemple qu'on trouve parfois dans les arbres, de loin on croit voir l'animal et lorsqu'on s'approche on s'aperçoit qu'il s'agit seulement de sa dépouille. Lorsqu'elle passait sur la route, devant la maison de la Thomas, la veuve V. emportait celle-ci dans son sillage, secrètement, elles ne se sont jamais parlé, et la Thomas ne marchait certes pas sur la route, à peine un peu sur le chemin derrière chez elle, comme le médecin lui avait prescrit de marcher, tant de minutes, une à deux fois par jour, ordonnance à laquelle elle se conformait scrupuleusement, elle ne perdait pas la tête, elle ne marchait pas pour le plaisir, pas même pour éprouver la mécanique encore saine de son corps, et certainement pas pour ramasser du bois afin de réchauffer ses enfants, elle n'avait pas eu d'enfants, même si elle avait élevé les filles de son mari, sans beaucoup d'amour disaient les filles, elle était avare la Thomas, mais pour qui économisait-elle son amour ? pour personne peut-être bien, comme les vrais avares,

ou l'avait-elle déjà dépensé ? Quand je l'ai connue, elle était veuve comme la veuve V., et même deux fois veuve. Son premier mari était mort très jeune, elle l'avait épousé à Tunis où elle faisait la couturière, veuve comme la veuve V. et couturière comme madame Sasso, il me semble qu'une fois elle avait dit de son premier mari qu'il était beau, est-ce lui qu'elle avait aimé, est-ce pour lui qu'elle avait dépensé tout son amour ? Il était tombé gravement malade, et un jour il avait pris le bateau jusqu'à Naples ou Rome je ne sais plus, en tout cas de l'autre côté de la mer, il était parti pour être opéré et il n'est plus revenu, avait-elle raconté sobrement, et un peu après, qu'elle-même avait été opérée, là-bas, en Tunisie, ou plutôt charcutée, de sorte qu'il ne lui avait plus été possible d'avoir des enfants. Le Thomas pouvait être sûr qu'elle ne lui en ferait pas d'autre que les deux filles encore petites que sa première femme en mourant avait laissées à sa charge, son ventre sec fut sa dot, voilà la sale idée qui me vient comme je mets bout à bout les bribes d'histoires qu'elle nous a racontées, celles que nous ont racontées les filles ou ce que je sais de la manière dont le Thomas parlait d'elle, durement, avec condescendance, pour ne pas dire avec mépris, de la manière qu'il a eue de tout régenter, de ne lui laisser, à elle, aucune initiative, à ce qu'on m'a dit, car quand je l'ai connue, la Thomas était déjà veuve depuis des années, elle avait beaucoup appris, notamment l'usage de l'argent qu'elle ignorait

Extrait de la publication

du temps de son mari, elle avait beaucoup appris même si elle vivait toujours sous le régime, imposé par lui, de l'allumage et de l'extinction des feux, on allume la lumière et on l'éteint à telle heure, on allume la télé et on l'éteint à telle heure, même si le film n'est pas terminé, quoi qu'il puisse arriver, si bien que la seule fois où je l'ai vue perdre les pédales, c'est lorsque son réveil est tombé en panne, ce qui l'avait fait venir exceptionnellement jusqu'à notre maison, cogner avec véhémence à la vitre, et lorsque j'ouvris la fenêtre, je crus qu'il lui était arrivé malheur, qu'un voleur était entré chez elle (cela s'était déjà passé mais n'avait pas occasionné sa venue), ou Dieu sait quoi, elle avait l'air effaré, les yeux agrandis, le souffle court, son réveil était en panne, tout allait à vau-l'eau, les digues étaient rompues, et envolés les garde-fous, le désespoir pouvait s'engouffrer comme il voulait, lui entrer dans la bouche, la remplir de terre et l'étouffer.

La Thomas, elle ne marchait pas sur la route. Il pouvait arriver qu'elle se tienne tout au bord, à la belle saison, car en hiver l'endroit est glacial, le soleil ne vient pas jusque-là d'autant qu'un haut platane a poussé de l'autre côté de la route, non loin d'où jaillit la source, la fontaine qui a donné son nom au quartier (pour parachever les travaux du rond-point, on vient de construire sur le trottoir une fontaine nostalgique, en pierre comme autrefois, signée du nom de l'artisan et de trois points en triangle, quand

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 105850 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication

Extrait de la publication